

FABRICE A...

11/09/16 à 10:23 PM

J'aime bien ta contribution, Jean-Louis, ça me donne envie de participer.

J'aime bien aussi celle de Montebourg avec d'importantes nuances.

J'aime bien parce qu'il faut partir du constat d'un évènement démocratique qui est toujours une bonne nouvelle.

Je ne sais plus si c'est dans libé ou sur médiapart ce matin que je lisais une liste des catastrophes démocratiques en cours "Trump et Poutine", "Trump et Erdogan".

Aucune des trois situations ne se comparent, les Etats-Unis demeurent la plus grande démocratie au monde (ça je le dis d'abord pour provoquer mais au fond je le pense, on en discutera une autre fois).

Et oui, aussi, il est dommage que le camp démocrate n'ait pas été représenté par Bernie Sanders, d'abord parce que sa légitimité était effectivement supérieure à une Hillary qui donnait tristement l'impression de défendre une caste, mais surtout parce qu'on en aurait appris davantage : parce que ça n'aurait rien changé (sauf qu'on l'aurait peut être vu mieux venir, là on a cru qu'Hillary pouvait maintenir l'ordre établi).

Parce que là vient la nuance. Quelle supercherie intellectuelle que d'affecter de penser que, parce que la classe moyenne qui vote aujourd'hui front national ou Trump vient en partie de la gauche, elle pourrait y retourner.

Evidemment cela offre l'avantage d'éviter une réflexion, on se dit qu'il suffirait de faire plus ou mieux ou plus pur dans le "comme avant" et tout redeviendrait normal. Les brebis égarées reviendraient au bercail.

Et puis c'est commode ça évite d'avoir à faire des choix de valeurs, I still want it all.

Mais c'est refuser d'ouvrir les yeux, la question identitaire ou raciste (selon son camp) est objectivement au centre du débat dans presque l'ensemble du monde occidental. Je respecte infiniment ce vote américain mais il a une connotation raciste/identitaire évidente, pas exclusive mais primordiale (et inégalée, nouvelle dans les écarts des votes de couleur). Ce n'est pas un débat de toujours comme on le dit souvent pour se rassurer, il a déjà surgi dans le passé, mais la pression migratoire à contre-cycle économique et dans une moindre mesure les bouffées de ressentiment violentes émanant d'un monde islamiste frustré le mette aujourd'hui au centre des débats.

C'est un phénomène nouveau par son ampleur.

Alors on peut donc se cacher les yeux et espérer que le chauffeur poids lourd (et oui l'ouvrier aujourd'hui conduit un camion, il n'est plus syndiqué parce qu'il est davantage confronté à des clients, que susceptible de manger ou de fumer avec ses collègues, et objectivement le travailleur polonais lui pique son boulot ou au moins lui met une pression insupportable) qui a fait son coming-out raciste reviendra au bercail, mais c'est juste bon à entretenir le rêve de certains, celui d'une gauche pure, traditionnelle mais indéfiniment ultra-minoritaire.

Donc ce que semble vraiment indiquer ce scrutin et que vous n'avez pas envie de voir, toi et Montebourg, c'est que la gauche de demain (pas la gauche d'ailleurs, le camp qui acceptera de relever le gant du camp identitaire) ne pourra être anti-raciste et anti-libérale (au sens économique), sauf à incarner volontairement un espace politique anecdotique.

C'est con mais il faudra choisir pour renaître. C'est mécanique, il y a 50 ans, l'anticolonialisme et son corolaire anti raciste étaient objectivement en phase avec l'intérêt économique de la classe ouvrière. Et puis les temps changent.

Moi je respecte le chauffeur routier qui voudrait qu'on le débarrasse du polonais, je vois les dynamiques à l'œuvre. C'est compréhensible.

Mais ce n'est pas ma vision de l'avenir de ma société, je trouve cela mortifère, je n'ai jamais compris que le fait d'être né à Limoges donne plus de droit qu'à Mouloud ou Wachowiak. Et cette vision est humaniste mais participe aussi d'une ambition économique. Les sociétés qui se referment sur elles-mêmes comme la France de l'entre-deux-guerres ou le Japon depuis 20 ans ou la Russie de Poutine, sont des sociétés de décroissance. C'est la seule priorité politique qui m'anime.

Affecter de croire que la gauche serait régulatrice quand le camp identitaire ne le serait pas est totalement faux, la ligne de fracture n'est tellement pas là (plus là) que ça en devient presque drôle de paraître entretenir le clivage. Seule la dimension écologique (qui n'est pas encore politiquement mûre pour être au centre du débat) pourrait encore servir cette nuance historique. Plus l'économique.

Pour l'instant, nous ne sommes pas prêt à reconstruire un parti de l'humanisme et du progrès, qui pourrait lutter efficacement contre le camp identitaire qui va engranger des succès. Il nous faut encore digérer en descendant un peu plus bas, les changements troublants de notre temps.

C'est ainsi. Tant qu'on nous laisse le droit de vote on pourra toujours se ressaisir un jour.

Bises à tous,

JEAN à FABRICE

Cher Fabrice,

Pardon du retard, d'abord, mais j'étais absent lors de votre intéressant échange de courriels. Pardon et merci car j'ai enfin percé, grâce à toi, le mystère qu'a toujours été pour moi la machiavélique stratégie de ce militant à la fois ouvert et secret qu'on appelle, en général, un social-démocrate :

Un socialiste de cœur, certes, assurément inquiet de la croissance exponentielle des inégalités, mais suffisamment réaliste pour l'occulter et ne se sentir motivé que par les postulats économiques qui la sous-tendent.

Un humaniste convaincu, c'est vrai, anti-xénophobe viscéral, mais suffisamment conscient des légitimes préoccupations identitaires consécutives à la mondialisation libérale pour se garder, le cas échéant, de l'afficher.

Un fervent partisan de la démocratie, c'est évident, au point de prendre pour modèle la plus inébranlable de toutes : celle d'où tout débat idéologique est banni et dont les institutions autobloquantes n'autorisent d'autres dérives que libéralement anecdotiques.

Où le spectacle est sans enjeux, l'essentiel est de participer.

La bonne nouvelle, car il y en a une en effet : rien n'interdit de penser - si le social-démocrate a raison - que Donald aujourd'hui, Marine demain, sont en leur for intérieur des crypto-marxistes comme toi et moi, mais suffisamment réalistes et conscients pour faire en sorte que personne ne s'en doute.

La mauvaise, c'est qu'en toute conséquence personne ne s'en apercevra jamais.

Bien à toi,

FABRICE à JEAN

Bonjour Jean,

Ce qui fait plaisir c'est d'avoir été lu.

C'était méritoire, mon propos était confus. Un vrai fouillis où je voulais tout à la fois donner du concret et faire passer une idée, mais structuré à coup de parenthèses gauches.

Je m'étais fait engueuler par Karine qui m'avait dit qu'encore une fois, j'aurais pu être un peu plus clair.

Mais je vois à la lueur de la pointe d'énervement que j'ai provoquée que j'ai été compris. Ce n'est pas si mal.

J'ai l'habitude, j'énervé souvent les gens plus à gauche que moi. Là sont les amis avec lesquels j'ai les échanges les plus virulents.

Globalement la sociale démocratie a toujours colossalement énervé sa gauche, qui lui reproche, pas tellement de ne pas penser comme elle, mais de constituer avec tant de régularité ce moindre mal auquel elle est condamnée.

Donc tu m'as bien lu, et ça tombe bien, je n'aurais pas su te situer exactement sur l'échiquier politique. C'est maintenant bien plus clair.

Bien. Première critique valide, si tout n'est pas économique, rien ne se conçoit pour moi politiquement dans l'impasse économique.

Je comprends que cela puisse me définir comme un individu aux espérances limitées, incapable d'ouvrir réellement l'horizon de sa pensée, mais inversement je trouve l'horizon politique de ceux qui s'y adonnent atrocement limité.

Dans le 17ème je me souviens avoir longuement dialogué avec des écologistes de l'école de pensée de la décroissance : l'abîme qui nous séparait était effectivement infini.

Se cacher de son antiracisme. Dans une première réponse que j'avais débuté en milieu de semaine, je me dédouanais. Mais tu as raison, face à la fréquence de l'agressions raciste, il m'arrive de laisser passer, de m'échapper comme on dit au rugby. J'évolue dans un monde professionnel si ultra conservateur ou identitaire. Mais la pensée libérale c'est aussi la capacité d'affirmer que la différence est source de performance. Aujourd'hui dans l'entreprise quand j'agis pour avoir plus de femmes dans les équipes de direction, plus d'arabes dans les équipes de ventes, je le fais au nom de la performance (que je connais et que je mesure). Ca

ne m'a jamais fait rougir, bien au contraire. Et nous ne sommes qu'au début du chemin, on ne parle pas encore des minorités dans les comités de direction, il faudrait. Pragmatisme des libéraux, le voilà bien entier et coupable. Mais pour moi, faisons les déjà rentrer dans l'entreprise, la sublimation est une transformation physique rare.

Ah la démocratie américaine. La pire et la meilleure. Toutes tes critiques à son encontre seront fondées. Je n'en doute pas une seconde.

J'espère juste que tu sais t'arrêter à temps pour ne pas considérer qu'elle est pire que la notre. Si je provoque sur le sujet, c'est surtout par volonté de déranger un ethnocentrisme si français. Un esprit cocardier qui à force de voir les imperfections du fonctionnement démocratique de ses voisins se berce de l'illusion que la démocratie serait plus aboutie chez nous. Alors oui critiquons joyeusement la démocratie américaine mais sachons aussi la lire avec un minimum de neutralité pour se remettre nous en question et enfin reprendre l'avancée quand cette abomination observée se révélera entretenir une réalité démocratique stimulante à bien des égards. Très différente, mais apprenons de ces excès comme de ses réussites.

Tu as bien noté au passage que j'avais endossé le terme de libéral, c'est probablement ce que tu visais, ce que tu voulais vraiment dire quand tu disais social-démocrate. Je préfère l'assumer. Je déplore du reste que ce terme soit devenu une insulte pour une partie de la gauche et que mon coin de gauche ait abandonné ce champ de bataille. Mais pour la gauche de la gauche qui n'a pas récemment enregistré beaucoup de victoires politiques, voilà une belle victoire sémantique qu'elle a réalisée ces 15 dernières années, que de vouer aux gémonies ce qualificatif de libéral. Performance qui outre culpabiliser son aile social démocrate, lui permet de couper la base du dialogue avec le reste des gauches européennes non radicales. Brillant. Ça permet d'être sûr de rester entre soi.

Donc de petites choses nous séparent politiquement. Mais à la fin, il faudra insister sur les grandes choses qui nous unissent, sinon on peut courir à la catastrophe.

A bientôt,

Fabrice

JEAN à FABRICE

Ta lettre, cher Fabrice, me ravit. Et pour le coup je n'ironise pas. Mais avant d'y répondre non moins sérieusement - ce à quoi je m'emploierai probablement dans mon prochain courriel - j'ai une proposition on ne peut plus honnête à te faire.

D'abord, en manière de justification, le récit d'une mésaventure personnelle :
Il m'est arrivé récemment, lors d'une conférence débat à laquelle j'assistais, de m'en prendre violemment à l'orateur, un certain Michel Maffesoli, philosophe et sociologue, professeur honoraire à la Sorbonne, auteur tout de même de plus de trente ouvrages traduits en quelque quinze langues et destinés à illustrer autant qu'à défendre la notion nébuleuse de *postmodernité*.

Ma Karine, à moi, m'a toujours reproché ces mouvements de colère intempestifs à l'encontre de ce que je tiens pour de manifestes impostures intellectuelles. Non sans raisons : ils sont improductifs...

Pour me racheter, ne serait-ce qu'à mes propres yeux, j'ai donc écrit à mon philosophe une longue lettre d'explication, évidemment mieux argumentée que ne pouvaient l'être mes quelques secondes de furieuse contestation.

L'individu se déclarant ouvertement hostile au progressisme, au matérialisme et même au rationalisme, force m'était d'abord de redéfinir quelques notions. De mener en somme ce que tu appellerais *une bataille sémantique*, liminaire, certes, mais indispensable à qui aime savoir de quoi on parle.

Tu vas rire : confronté au Moyen Age j'ai été amené en la circonstance à défendre bec et ongles l'idéologie libérale !

Bien sûr, j'espérais pousser plus avant l'analyse dans les courriers suivants.

Sauf qu'il n'y eut pas de courrier suivant.

C'était à prévoir : tout en s'affirmant *confus d'avoir suscité (mon) courroux* (sic) et m'assurant de son estime, le champion de la postmodernité s'est bien vite montré désolé de ne pouvoir répondre à mon argumentation *comme elle le méritait* : il manquait de temps.

Sur le moment, je l'avoue, ça agace.

Et puis je me suis intéressé à ce qu'on disait du personnage sur le Net, ce que je m'étais interdit de faire jusqu'alors pour me limiter au seul propos de sa conférence.

Si tu jettes un œil, tu comprendras à quel point je l'ai échappé belle...

Je le sais pour en avoir déjà fait l'expérience désastreuse avec quelques lecteurs : rien n'est pire que d'espérer engager un dialogue constructif avec qui se défie par nature de toute cohérence. *A fortiori* s'il a fait de l'irrationnel son fond de commerce.

Dommage quand même...

Dommage, parce qu'il arrive que certains esprits, disons *décalés*, posent des problèmes fondamentaux de façon si incongrue qu'ils appellent en réponse des développements non moins insolites - mais d'autant éclairants - auxquels on n'aurait pas spontanément pensé...

C'était le cas, en l'occurrence.

Par ailleurs, disons-le : ma pratique formaliste du roman me voue depuis longtemps (depuis surtout l'avènement autoproclamé de ladite *postmodernité*) à des débats théoriques aussi intimistes qu'apolitiques, auprès desquels la partie de billard mensuelle d'un groupuscule gauchiste dans une arrière-salle non chauffée de maison des syndicats aurait un faux air de meeting au stade de France.

Ce qui ne manque pas d'être un poil frustrant.

Bref...

L'épisode Maffesoli, conjointement au vide idéologique abyssal de la présente campagne présidentielle et à l'accession de Donald au statut d'homme le plus puissant du monde, a eu au moins ce mérite :

Me faire comprendre à quel point j'avais *besoin d'en parler*.

D'en parler, oui, mais pas n'importe comment...

Sûrement pas sous forme de pavé monolithe autobloquant, où je serais seul à répondre aux questions que je serais seul à poser. Et que je serais seul à lire...

Pas non plus en compagnie, façon dîner de famille ou pugilat de comptoir, où chacun assène ses arguments tous azimuts sans daigner s'intéresser, liberté d'opinion oblige, à ceux d'en face.

D'ailleurs, je suis nul à l'oral.

Pas davantage dans le grand défouloir des réseaux sociaux, ces dîners de famille *par écrit*, où chacun se trouve aussitôt dans l'incapacité de répondre à tout le monde...

La meilleure façon d'*en* parler - c'est mon côté vieux jeu - m'a toujours paru *le dialogue*. A deux, si possible, par commodité sinon par étymologie. Le dialogue philosophique à l'ancienne tel que la contradiction y vise moins à convaincre l'autre qu'à se comprendre soi-même. La bonne vieille dialectique en somme...

La dialectique, oui, mais dans la lenteur et la distance, par lettres, à pas comptés et mots pesés. Non seulement parce que je suis nul à l'oral, que la spontanéité ne m'a jamais paru une qualité pertinente ni le temps de la réflexion un handicap, mais aussi et surtout parce que le dialogue à deux n'en doit pas moins se rendre accessible à autrui.

Le plaisir, dis-tu, d'être lu...

Le dialogue philosophique à deux pour tous, donc, mais pas non plus avec n'importe qui. Tu me vois venir...

Wanted !

Je cherche l'homme.

L'interlocuteur rationnel, conséquent, de bonne foi, soucieux de précision autant que de clarté, capable d'humour, solide aux coups et tenant la distance...

Pratiquant si possible la langue française usuelle plutôt que grecque, latine, postmoderne ou de bois.

N'en appelant à Kierkegaard, Aristote et autre Bible qu'en cas d'urgence et pas plus qu'il n'est utile à la démonstration.

Evoluant, pour le *décalage*, dans d'autres sphères socioprofessionnelles que les miennes.

Du camp d'en face pour l'intérêt du jeu, mais pas non plus des antipodes.

Et qui aurait surtout autant que moi *besoin d'en parler*.

Bref, l'oiseau rare le moins maffesolien possible.

Ma proposition est simple, Fabrice : accepterais-tu d'être celui-là ?

Peut-être me diras-tu que tu n'es pas écrivain.

Rassure-toi, c'est sans importance. A supposer d'ailleurs que j'aie un petit avantage en ce domaine, crois bien que c'est probablement le seul...

Reste le temps, car écrire prend du temps si on veut faire le tour politique des choses.

Or tu travailles et moi plus (quoique...) : je ne t'en voudrai donc pas si tu me fais le coup du postmoderne, qui était quant à lui aussi post-actif que moi.

Sache toutefois que l'engagement serait à long terme et le rythme à la convenance de chacun : si lentement que nous progressions, sois en sûr, nous irions toujours plus vite que le progrès des mœurs. La sublimation est un phénomène rare, et le changement, ça n'est jamais maintenant.

A toi de voir et merci, de toutes façons,

Jean

FABRICE à JEAN

Bonsoir Jean,

Trouver ton mail ce soir m'a fait également un immense plaisir. Le temps de réponse d'une semaine n'est pas indifférence de ma part mais juste le fait que je n'étais pas rentré chez moi lire cette adresse mail depuis mardi dernier.

D'ailleurs je me copie sur mon mail Puratos ça améliorera mon temps de réponse.

Bien sûr que j'accepte ce dialogue, jusqu'à ce qu'il te lasse, car je suis effectivement à peu près sûr de ne pas tenir la distance, mais d'ici là, la perspective m'enchante.

J'ai relu le cahier des charges du sparing partner j'y réponds pour partie.

Solide aux coups, capable d'humour, rationnel, de bonne foi. Cela doit pouvoir se faire.

Mes renvois à Kierkegaard seront nuls, je n'en ai jamais lu une ligne hélas, mais, ici, c'est apparemment un atout.

Mes lectures se limitent du reste à quelques travaux de sociologie ou à une poignée d'essais de la République des idées. Pas toujours récentes. L'homme travaillant dans le privé sombre intellectuellement plus tôt que celui travaillant dans le public, il me semble.

La recherche de la clarté, le souci d'éviter la facilité ("conséquent") et maintenir la qualité du propos ("tenir la distance"), des traits qui me demanderont plus d'efforts.

Des efforts qui ne me nuiront pas, au contraire.

Le temps ?

J'en ai pas mal du temps en fait. J'ai un travail fait de beaucoup de déplacements, mais un travail que je trouve personnellement assez simple. Je dois travailler beaucoup et vite à des instants très précis, pour le reste je dois gérer un flux de banalités que je peux sans grandes difficultés traiter d'assez loin, au moins ponctuellement.

J'ai toujours eu plaisir à écrire, mais maintenant que la quasi totalité de ma vie professionnelle se passe en anglais (certainement ma vie écrite), j'ai un réel soulagement, un plaisir, à retrouver le français.

J'ai ce même sentiment quand je rentre de déplacement, que l'on m'a emmerdé pendant une semaine en anglais, j'ai toujours un plaisir coupable à retrouver l'hôtesse Air France. Qu'elle s'adresse à moi en français sonne toujours comme une trêve bienvenue.

Une chose peut effectivement nous enrichir mutuellement, la diversité des points de vue, des expériences, des vécus.

J'attends donc la réponse de fond. Déjà inquiet que tu ne l'emportes dès le premier round par KO.

A bientôt,

JEAN à FABRICE

Mille mercis, cher Fabrice, d'avoir si vite et si volontiers signé : je n'en attendais pas moins de toi.

Mais mollo ! Réfléchis quand même...

Le statut de sparing partner n'impose pas de baisser sa garde dès le premier échange.

M'avouer d'emblée que dans le secteur privé, où tu travailles, l'obligation de pratiquer l'anglais international t'emmerde, qu'on y gère le plus souvent un flux de banalités et que l'homme y sombre plus tôt intellectuellement que dans le public, soit ! je veux bien le croire et ne doute définitivement plus de ta bonne foi.

Mais permets-moi de te le dire : la cause du libéralisme que tu es censé défendre est plutôt mal barrée...

Je ne l'ai peut-être pas assez souligné, ou peut-être n'as-tu pas subodoré le diabolisme qui s'y cachait, mais le contrat prévoit que nous serons lus, je m'y engage...

Ce serait quand même bête que nos futurs lecteurs soupçonnent d'entrée de jeu que je t'ai soudoyé pour faciliter le déballage de mes opinions...

Afin donc d'être quitte en franchise et pour l'équilibre du débat - pour l'intérêt de ma propre cause en vérité - me voilà du coup obligé avant l'heure à de non moins gênants aveux concernant mon propre itinéraire professionnel.

Tant pis ou tant mieux : j'y serais venu de toutes façons.

Alors oui, j'avoue tout !

Je n'ai jamais choisi d'entrer dans la fonction publique.

Je n'ai jamais choisi d'enseigner le français.

Je n'ai surtout jamais choisi d'enseigner quoi que ce soit à des pré-ados, dont la compagnie, reconnaissons-le, ne m'exalte guère.

Pour toutes sortes de raisons (sur lesquelles je reviendrai non moins nécessairement) écrire, en revanche, m'est très tôt devenu vital.

Sauf qu'un double constat s'impose vite au littéraire postulant :

1 - Le statut d'écrivain est le plus libéral qui soit, c'est vrai : outre qu'on peut tout y dire et son contraire, le revenu y est directement proportionné au nombre de clients - dont rien *a priori*, si ce n'est le pourcentage d'alphabétisés, ne limite le nombre.

2 - Mais le statut d'écrivain s'avère du même coup le plus inégalitaire, puisque seul peut espérer en vivre, et même plus si affinités, celui qui en toute liberté *veut* écrire ce que *veut* lire le client - le seul, bien sûr, qui fasse nombre...

Remplace *écrire* par *promettre*, *lire* par *croire*, *client* par *électeur*, *écrivain* par *politique*, et *alphabétisés* par *citoyens*, tu reconnaîtras que cette parenthèse autobiographique n'est pas totalement hors sujet...

Bref...

Plutôt que perdre ma vie, pour espérer la gagner, à ne plus écrire que ce que le lecteur consensuel est supposé vouloir lire, je me suis rabattu sur l'enseignement. Comme beaucoup d'auteurs potentiels, j'imagine, qui partagent mon machiavélisme :

Non seulement le métier me laissait du temps libre, mais il me donnait l'occasion de former mes futurs clients et, cerise sur le gâteau, me conférait le mérite d'une indéniable utilité sociale.

Comme quoi les plus fins stratèges peuvent se tromper.

Outre qu'on gère aussi, dans l'enseignement public, un flux de banalités, outre que la constante obligation d'y rappeler chacun aux règles basiques de la politesse et de la syntaxe y est particulièrement emmerdante, crois-moi autant que je te crois : il n'y est plus guère à s'intéresser aux cultures hors-sol de la pensée contemporaine que ceux qui, par un reste d'éthique toute personnelle, aiment se faire mal.

Même le temps libre ne l'est pas tant que ça. Et je parle d'avant l'ère Fillon.

Quand en plus on n'est pas fait pour...

Tout cela pour en arriver à cette provisoirement ultime méditation :

Bien sûr, quand on parle carrière entre amis ou dans les dîners de famille, qu'on soit public ou privé, la légitime fierté d'avoir un emploi prédomine :

« J'aime ce que je fais »... « Je me sens utile »... « On a de bons résultats »... « On est quand même les troisièmes sur le marché mondial »...

C'est à coup sûr plus valorisant que d'être là par défaut, par hasard, parce qu'il faut bien faire quelque chose, pour les vacances, le salaire ou les stock options...

Je sais aussi qu'il y a malgré tout, privé public confondus, des hommes et des femmes passionnés par leur job et qui s'y sentent à leur place. *The right one*.

J'ai connu des profs épatants et des littérateurs épanouis. Tout comme il doit bien exister des comptables qui s'éclatent et des commerciaux convaincus de défendre le produit du siècle.

De ces privilégiés sans toujours le savoir, innocemment en phase avec leur fonction et qu'on pourrait appeler, par-delà tout vernis social, des vernis sociaux*...

J'en ai connu, oui, mais quand même pas de quoi remplir le Zénith...

Et puis il y a ces retraités qui se découvrent sur le tard des passions insoupçonnées, reprennent des études qui n'ont rien à voir, s'emploient comme jamais dans des activités bénévoles, se dépensent sans compter dans l'une de ces innombrables *assos* plus ou moins caritatives sans lesquelles les nations les plus libéralement développées, à défaut d'être *en faillite économique*, seraient à coup sûr en faillite humanitaire ...

Et puis il y a parfois ces confidences, quand on est en confiance, qu'on sait n'être pas *jugé* et qu'on relâche sa garde...

Ces confidences dont on se demande si leur auteur, au fond du fond, aime tant que ça ce qu'il fait, s'il s'y sent si utile, s'il ne soupçonne pas qu'un autre à sa place ferait aussi bien que lui sinon mieux, s'il ne se fout pas totalement que la boîte soit troisième ou quinzième, et s'il ne rêve rien tant, la semaine bouclée, que de penser et de passer à autre chose...

Et voilà... J'avais surtout prévu de te répondre sur la démocratie américaine, la mauvaise conscience de la gauche et, accessoirement, l'abîme de la décroissance. Mais bon, il y a distance et distance : ne cherchons pas à battre en longueur les discours de Castro.

Je m'en tiendrai donc à la double question du jour :

Est-ce que par hasard notre *emploi*, tel qu'en décide au bout du compte l'économie de marché qui est la nôtre, loin d'être le lieu d'épanouissement et de réalisation de soi qu'il voudrait (pourrait ? devrait ?) être, ne serait pas pour la plupart d'entre nous ce qui au contraire nous en détourne jusqu'à la retraite ?

A fortiori s'il est prévu d'en changer au moins six fois avant d'espérer atteindre celle-ci.

Est-ce que le salaire y afférant, loin d'être la rétribution d'une supposée utilité collective dont cette même économie décide seule, ne serait pas plutôt une compensation plus ou moins alléchante à la privation d'authentique existence qu'elle impose ?

Pendant quarante-deux ans tout de même...

Je parle d'avant l'ère Fillon.

Accroche-toi.

* jeu de mots intraduisible en anglais international